Éditorial

François-René Martin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cel/1626>

DOI : 10.4000/cel.1626

ISSN : 2262-208X

Éditeur

École du Louvre

Référence électronique

François-René Martin, « Éditorial », *Les Cahiers de l'École du Louvre* [En ligne], 13 | 2019, mis en ligne le 17 juin 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cel/1626> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cel.1626>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Les *Cahiers de l'École du Louvre* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Éditorial

François-René Martin

- 1 Le numéro 13 des *Cahiers de l'École du Louvre* est composé de *varia*, lesquels donnent une idée de l'ampleur des domaines couverts par ses élèves ou par les chercheurs qui sont associés à ses activités. Épigraphie chrétienne, armes dans les mondes indiens et iraniens, décor des églises parisiennes au XIX^e siècle, mythes artistiques au Brésil au XIX^e siècle, iconographie de l'Amérique à l'époque du Pop Art : les cinq articles publiés dans cette nouvelle livraison concernent ces différents champs et disent sans doute quelque chose sur l'élargissement géographique et culturel que l'on peut aujourd'hui percevoir dans les matières étudiées et dans les thèses soutenues à l'École, ainsi que dans les mémoires de masters. La globalisation, les transferts culturels, les métissages, ou encore la réception et l'appropriation sont autant de questions qui irriguent nombre des recherches menées ces dernières années à l'École du Louvre. Il est assez naturel que les *Cahiers de l'École du Louvre* rendent compte de cette profonde transformation.
- 2 L'article d'Isabelle Mathian revient sur l'œuvre d'un savant de premier plan, Gaetano Marini (1742-1815), lequel collecta dans une vaste sylloge plus de 9 000 monumenta, en vue d'une publication de ces *Inscriptiones christianae latinae et graecae aevi militarii* qui était annoncée pour l'année 1797. Il n'en fut rien, mais l'immense travail de Marini se trouve dans quatre tomes manuscrits conservés à la bibliothèque apostolique vaticane. Les monogrammes chrétiens ont préoccupé Marini, qui a tenté de les classer selon des critères prosopographiques et onomastiques. C'est une grammaire visuelle de l'écriture qui est alors en chantier dans l'entreprise de philologie visuelle à laquelle Marini s'est livrée. Elle est indissociable de la formation de galeries épigraphiques au XVIII^e siècle, dans lesquelles ces inscriptions paléochrétiennes et proto-médiévales pouvaient désormais figurer. C'est très naturellement que les Français proposèrent en 1811 à Marini de former un « Lapidaire de la capitale de l'Empire » qui rendrait compte de la richesse des inscriptions et des progrès du savoir historique. Marini refusa : on peut se faire une idée de ce qu'un tel musée aurait été en parcourant les volumes des manuscrits Vat. Lat. 9071-9074 à Rome.
- 3 Mélisande Bizoirre se penche de son côté sur les haches d'arçon (*tabarzins*) en Inde et en Iran au XVIII^e siècle. Expression du pouvoir, ces armes ont jusque-là été considérées

comme des objets métissés, mêlant une iconographie iranienne et des rinceaux de vigne d'inspiration européenne. L'étude de M. Bizoirre renouvelle la vision que nous pouvons avoir de ces objets de prestige en étudiant des centres précis de production, celui de Mohammed Taqi à Lahore ou encore l'atelier de Lotf' Ali et ses suiveurs qu'elle situe à Esfahān. C'est ainsi une vision plus large des lieux de production, qui comprend l'Inde, que suggère cette étude dans laquelle les exemplaires les plus importants de ces *tabarzins* sont étudiés d'un point de vue iconographique, stylistique mais aussi épigraphique. De nouvelles logiques de circulation, loin d'un simple schéma centre-périphérie, y apparaissent.

- 4 C'est au destin singulier du sculpteur brésilien Antonio Francisco Lisboa, surnommé l'Alejadinho, que s'intéresse Fabió D'Almeida. La rumeur apparaît, dans les années 1810, colportée par quelques voyageurs comme Auguste de Saint-Hilaire qui sont allés dans les Minas Geiras : un sculpteur ayant perdu l'usage de ses mains se serait fait attacher ses instruments aux avant-bras pour pouvoir travailler. Résultat d'un sortilège raté ou de quelques maladies vénériennes, l'infirmité de ce mulâtre, fils d'une esclave noire et d'un maître portugais serait né en 1730 et aurait produit quelques sculptures religieuses et projets architecturaux. Une première biographie paraît en 1858, plus de quarante ans après la disparition du sculpteur. Un peintre, Henrique Bernardelli, représente l'Alejadinho en 1898-1899 dans une église, embarrassé par la présence d'un prêtre et d'un membre de l'aristocratie luso-brésilienne. La question du milieu (*meio*) du sculpteur est ce qui donne sens à cette iconographie laquelle mythifie cet homme estropié, métis, vivant dans la marge et qui se trouve ainsi investi des privilèges de l'artiste romantique. Cette image de l'Alejadinho survivra au ^{xx}e siècle : Blaise Cendrars aurait songé à écrire un roman sur le personnage ; l'anthropologue Roger Bastide est le premier, en 1941, à se pencher sur la construction mythologique de ce sculpteur excentré et pourtant compris comme universel. Chercheur post-doctorant dans l'équipe de recherche de l'École du Louvre, Fabió D'Almeida donne dans cette étude une importante contribution aux travaux sur les récits mythologiques relatifs aux vies d'artistes, à l'ère de la globalisation et de l'histoire connectée.
- 5 Josette Saint-Martin revient sur un élément aussi important que mal connu du décor des églises parisiennes du ^{xix}e siècle : les peintures sur lave émaillée. L'histoire de cette technique est tout d'abord liée à la volonté d'un grand commis, Gilbert Joseph Gaspard comte de Chabrol de Volvic, préfet de Paris entre 1812 et 1830, qui souhaite encourager l'économie de sa région. La mise au point d'une technique par le peintre et chimiste Ferdinand-Henri Mortelègue en 1827 est l'autre condition de ce qui fut un véritable succès, pas moins de six églises ayant reçu pendant un demi-siècle des décors de lave émaillée sur leur façade. Parmi ces décors, ceux de Saint-Joseph-des-Nations, par Paul Balze, ou de Saint-Vincent-de-Paul, de Jules Jollivet, donnent une idée de l'importance de ces ensembles, offerts au regard du public. Ils doivent être reliés aux réflexions du temps sur la polychromie dans l'architecture, notamment chez Jacques Ignace Hittorf, qui publia ses travaux sur la polychromie dans l'art monumental grec (1851) avant d'achever la construction de Saint-Vincent-de-Paul.
- 6 *Machine Made, America* (1956) : tel est le titre d'un des collages les plus célèbres de John McHale reproduit sur la couverture du magazine *Architectural Review*. Juliette Bessette situe cette œuvre manifeste en la reliant aux appropriations et à la critique de la culture de masse des années 1950 que font à ce moment quelques artistes de la scène britannique. À la façon des assemblages d'Arcimboldo, le robot de McHale est constitué

de toutes sortes d'ingrédients de la société de consommation : steak haché, gâteau au chocolat, écran de télévision en guise d'organes pour cette machine qui résume l'Amérique telle que la perçoit l'artiste. Venu d'Angleterre à Yale pour y suivre l'enseignement de Josef Albers, McHale a transporté à son retour toute une imagerie qui est venue nourrir le mouvement du Pop Art anglais. Venant de la culture des *comics* ou des films de science-fiction – ainsi Robbie le Robot dans *Planète interdite* –, le robot anthropomorphe est présent dans l'exposition manifeste *This is Tomorrow*, qui se tint à la Whitechapel Gallery à Londres en 1956. Version moderne du golem ou des automates, nouveau Frankenstein à l'ère des mégalofoles, le robot composite de McHale est indissociable, comme le montre Juliette Bessette, d'une culture de l'éphémère.

7 *

- 8 Appelés à poursuivre leur développement, les *Cahiers de l'École du Louvre* ont, comme toute revue académique, un comité scientifique et un comité éditorial. Désormais élargi, ce dernier comprend Pascale Cugy (Fondation Hugot, Collège de France-École du Louvre), Claire Garcia (École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris), Cecilia Hurley-Griener (École du Louvre-Université de Neuchâtel), Violaine Jeammet (Musée du Louvre), Vincent Lefèvre (Service des musées de France), Magali Mélandri (Musée Albert Kahn), François-René Martin (École du Louvre-École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris), Anne Bénédicte Mérel-Brandenburg (École du Louvre), Natacha Pernac (École du Louvre-Université de Paris-Nanterre), Anne Ritz-Guilbert (École du Louvre), Manuel Valentin (Musée de l'Homme). Les perspectives de croissance de l'équipe de recherche, le nombre croissant de thèses soutenues à l'École du Louvre ces dernières années, justifiaient cet élargissement qui va avec une exigence de rigueur et de qualité qui doit être celle de nos *Cahiers*. Les prochaines livraisons rendront compte de la richesse des manifestations organisées par l'équipe de recherche, en étroite coopération avec les conservateurs et universitaires qui y sont associés, en lien non moins étroit avec les doctorants qui y trouvent un cadre que l'on veut le plus propice possible à leurs travaux.